



Mais cette digue présente encore des interstices, qui permettent à l'eau de pénétrer; les castors savent parer à cet inconvénient: dans leur bouche ou dans leurs pattes de devant, ils apportent de la terre glaise et ferment hermétiquement toutes les ouvertures. L'œuvre est alors terminée. La digue n'a pas moins de dix à douze pieds d'épaisseur à la base et seulement trois pieds de largeur environ au sommet: excellente disposition pour amortir la rapidité trop grande du courant, et empêcher l'ébranlement de l'édifice par les eaux.

Maintenant que tous les castors ont coopéré à l'œuvre d'utilité commune, ils vont pouvoir se mettre à bâtir leurs demeures. La colonie se subdivise alors en petites compagnies qui, chacune, différencie une hutte assez grande pour en contenir tous les membres.

Ces huttes sont construites dans l'eau, sur pilotis; elles sont en terre, en bois et en pierre; leur solidité est très grande: les murs ont une épaisseur qui va parfois jusqu'à deux pieds. La dimension est de six à dix pieds environ de diamètre dans l'intérieur; la forme est ronde: au-dessus se trouve comme une sorte de dôme.

Les huttes ont deux ou trois étages; le rez-de-chaussée sert de magasin; c'est là qu'on entasse les provisions pour l'hiver, c'est-à-dire des écorces ou des branches de bois tendre; les autres étages sont destinés à l'habitation.

Plusieurs couples habitent la même cabane: il est des huttes qui en contiennent jusqu'à dix-huit ou vingt. La propriété de ces petites maisons est extrême: les castors prennent grand soin de ne pas les souiller et vont déposer leur ordures dans l'eau.

Ce qu'il y a de curieux dans ces petites colonies, c'est la concorde qui règne entre tous les membres. Jamais de disputes, jamais de batailles. Au contraire, une solidarité très grande paraît exister chez eux. Survient-il un danger? Vite, le premier qui s'en aperçoit avertit ses camarades en frappant l'eau avec sa queue, et tous se mettent aussitôt en devoir de conjurer le péril qui les menace.

Les castors semblent même avoir certains instincts qui se rapprochent quelque peu des sentiments moraux; on voit parfois, chez eux des individus qui paraissent mis au ban de leur société. Ils vivent isolés, sans avoir de rapports avec la colonie, comme atteints par une sorte de condamnation pénale.

Ce qui frappe vivement certains naturalistes, et ce qui les pousse à considérer les castors comme des êtres supérieurs aux autres animaux, c'est que leur instinct de bâtisseur cesse dès qu'ils ne se sentent plus libres et qu'ils se trouvent trop près de l'homme. Ainsi, les castors de la vallée du Rhône ne se construisent pas de cabanes. Ils creusent des terriers qui communiquent par un côté avec les rivières auprès desquelles ils vivent. Pourtant on trouve encore, dans certaines parties de l'Europe, des colonies de castors bâtisseurs.

Nous nous sommes arrêtés sur cet animal plus longtemps que sur les autres, bien que ce ne soit pas lui, loin de là, qui fournisse les plus belles fourrures; mais nous avons tenu à donner à nos lecteurs une idée de ses mœurs, qui sont vraiment extraordinaires. L'intelligence dont il semble doué a toujours arraché aux poètes et aux penseurs des cris d'admiration. Plusieurs en ont tiré des arguments en faveur de l'existence divine et de la sagesse du Maître de l'univers. "Nous l'avons visité, dit Châteaubriand, au

milieu de la nuit, la vallée solitaire, habitée par des castors, ombragée par des sapins, et rendue toute silencieuse par la présence d'un astre aussi paisible que le peuple dont elle éclairait les travaux. Et je n'aurais vu dans cette vallée aucun trace de l'Intelligence divine! Qui donc aurait mis l'équerre et le niveau dans l'œil de cet animal qui sait bâtir une digue en talus du côté des eaux et perpendiculaire sur le flanc opposé? Savez-vous le nom du physicien qui a enseigné à ce singulier ingénieur les lois de l'hydraulique, qui l'a rendu si habile avec ses deux dents incisives et sa queue aplatie? Réaumur n'a jamais prédit les vicissitudes des saisons avec l'exactitude de ce castor, dont les magasins plus ou moins abondants, indiquent au mois de juin le plus ou moins de durée des glaces de janvier."

La Sibérie est une des régions les plus riches en gibiers à fourrures. Pour faire la chasse, on a trouvé le moyen d'utiliser les malheureux qui y sont exilés à la suite d'une condamnation. On les fait partir dans des traîneaux attelés de chiens, et on les force à faire ainsi un parcours, long parfois de deux cents lieues au moins.

Que de peines, que de difficultés à vaincre! Ce sont d'abord les froids terribles qui sévissent sur toute la contrée et qui font succomber bon nombre de ces malheureux; ce sont ensuite les bêtes féroces, les loups, avec lesquels il faut parfois engager des combats sérieux, sous peine d'être dévoré.

Pendant des siècles, la chasse des bêtes à fourrures a été la grande occupation des peuples indigènes de l'Amérique du Nord. Dans la saison d'hiver, ils partaient en grand nombre et s'installaient au milieu des bois, dans des huttes improvisées, où ils séjournaient tout le temps de la campagne. Dans les alentours, ils disposaient des trappes, sortes de pièges destinés à prendre les animaux. Ces trappes étaient formées de planches ou de branchages placés sur un trou creusé en terre de façon à basculer dès qu'on y mettait le pied. On y plaçait des amorces pour attirer les animaux.

La chasse aux castors s'effectuait d'une autre façon. On pratiquait une ouverture à la chaussée dont nous avons parlé, de façon à faire baisser le niveau de l'eau. Les animaux alarmés se précipitaient à la brèche pour réparer le dommage, les sauvages profitaient de cet instant pour les assommer avec des massues.

Lorsque les Européens vinrent s'installer au Canada, ils entrèrent en relations avec les indigènes et leur achetèrent leurs belles fourrures, en leur donnant en échange des armes, de la poudre, de la verroterie, etc. Puis, quelques colons plus hardis se firent trappeurs eux-mêmes, et se hasardèrent dans les forêts pour se livrer à l'exercice de la chasse.

C'était une entreprise fort dangereuse; car, outre la rigueur excessive du climat, il y avait tout à redouter d'une existence au milieu des populations cruelles et pleines d'austérité. Si plusieurs payèrent de leur vie leur imprudence, il en est qui en retirèrent de grands bénéfices. On vit ces *coureurs des bois* (c'est le nom qu'on leur donna) acquérir de grandes richesses avec le commerce des fourrures.

Aujourd'hui, la chasse dans le Canada ne présente plus les mêmes périls. Elle a toujours une réelle importance, et chaque année on exporte une grande quantité de fourrures dans le reste de l'Amérique et en Europe.